

Mes deux libraires

Je viens de faire la tournée des libraires. Une journée dont je veux me souvenir. Quand j'ai commencé, il y a cinq ans, j'enchaînais les établissements, empilais les kilomètres et récoltais... du vent. J'avais envie de déguerpir. Maintenant, je prends mon temps et je parle.

J'ai de la chance ce jeudi : les deux libraires ont du temps. L'une parce qu'elle n'est pas encore au travail (sa librairie n'est pas encore installée, en fait), l'autre parce que c'est le début de l'après-midi à Creil.

Je rencontre Michèle chez elle, dans sa cuisine, près du *fogón* picard. Un gros chat sur le canapé, un petit chien blanc adopté un peu *huraño*. Michèle est documentaliste à la retraite. Petite, nuage de cheveux roux, gros pull noir et collier coloré. Confortable et secrète. Elle parle lentement. Son thé vert est délicieux. Je la regarde ébouillanter la théière, au-dessus de l'évier. La future librairie fera salon de thé aussi. Mon mari, horticulteur de métier, voudrait le cultiver, dit-elle. Côté jardin, j'ai vu des pots avec toute sorte d'herbes, du beau persil m'a fait de l'œil. Je suis rentrée par un porche typique de ferme picarde. La maison, la cuisine, donnent sur la grand route qui traverse le village de Chevrières, en face de Verberie.

Le petit local de la future librairie est prêt mais il faudra attendre janvier : on n'a pas encore l'autorisation pour abattre le mur sur la rue et installer la devanture et l'enseigne. Les nouvelles normes veulent qu'elle soit discrète, le comble pour une enseigne. L'arrière-boutique fera bouquinerie un jour. Pour le moment, je vois des sacs suspendus avec des noix en train de sécher et des outils. La librairie *Graine de Mots* sera associative, ouverte aux petits éditeurs et au thème de la nature. Pendant que nous parlons, le seul rayon de soleil de la journée s'est faufilé par la fenêtre et atterrit sur la toile cirée entre nous.

La librairie *La Renaissance* est à Creil, côté gare. Je franchis sa porte pour la première fois : vaste pièce carrelée au damier noir et blanc. Trône là Romain. Jeune, catogan, yeux clairs. Diplôme de biologie marine. Choisi par sa patronne parce qu'il savait bien faire les paquets. Vous auriez vu ces jeunes femmes avec leurs mains... je dis que je vois très bien. Savoir faire un paquet vite et bien est un atout pour un candidat à un métier du livre et... un atout tout court ? On apprend beaucoup de la personnalité de quelqu'un à sa façon de faire un paquet : le soin et le désir de faire plaisir à soi-même et au destinataire.

J'admire le calme du lieu (trop calme, malheureusement), les tables où les livres bien posés et non en piles, offrent du domaine étranger, de petits éditeurs, de la poésie. Je vois un livre de L'iroli pas encore vendu... Ici, on ne fait pas d'office, dit Romain. Cette plaie pour les libraires qui veulent rester indépendants, refusant le joug des distributeurs. Qui empochent à l'aller comme au retour des ouvrages et qui ont donc tout intérêt à ce que les livres circulent.

J'ai du plaisir à parler avec Romain qui me recommande des livres (*Fahrenheit 2010* d'Isabelles Desesquelles chez Stock, l'histoire d'une librairie qui refuse le système grande librairie franchisée). Et j'ai du plaisir à parler avec Madame S., beauté dont les cernes et le nez droit me rappellent le tableau d'une vierge du Greco au-dessus du lit de mes parents, à Moratalaz. Rang de perles et gilet à blason. Madame S. est professeur d'Italien d'université à retraite. Elle a créé la librairie il y a cinq ans, connu bien des difficultés...

Entre la librairie et son bureau il y a un trépied et des photos d'identité accrochées : une activité supplémentaire pour la librairie et je verrai rentrer une dame avec son boubou et son bébé pour des photos... Madame S. me montre l'album avec les étapes des travaux de sa librairie. Au début, c'était un local ouvert, des colonnes de béton embrassaient du vide, genre de garage à l'abandon. Je me dis que c'est curieux, j'ai visité tout à l'heure le local d'une future librairie et là je vois les photos des transformations qui ont donné celle-ci. Comme si j'avais balayé en une journée les deux bouts d'une même aventure.

Difficile de rencontrer deux femmes plus différentes que Michèle et Madame S. !

Et pourtant, une même foi les anime quand elles parlent de leur métier et de leur travail. Les deux libraires m'ont donné de leur temps précieux. Je me suis sentie accueillie et comprise. Je ne connais pas l'avenir, je ne sais pas ce qui adviendra de nos aventures respectives et si nous aurons encore l'occasion de travailler ensemble, mais je ressens un respect profond pour ces deux libraires. Femmes libres qui m'ont fait partager leur rêve. En m'insufflant un peu de leur ténacité miraculeuse.

vélo avant l'aube
seulement guidée
par les flaques

© isabel, décembre dix

Une matinée dans la vie de l'éditrice ou le nerf de la chose

Vite ce matin, faire le plan de formation pour Lindsay. Je découvre hier, mauvaise nouvelle, que les emplois aidés n'existent plus depuis un mois à peine. Ni pour les associations, ni pour les entreprises. Sans exception culturelle. Ne reste, si je veux embaucher, que l'AFPR, l'Action Formation Préalable au Recrutement... Je m'y attelle donc.

Coup de fil alors que je me prépare un thé vert : la revue suisse *La Salamandre*, pour les curieux de la nature, m'annonce que notre site internet ne marche plus or il va y avoir un article sur notre concours sur le thème *Quel Animal !* Ils ne veulent pas des liens pourris. Effectivement, le site est inactif. J'essaie d'appeler la maintenance, sans succès... Où l'on voit que le site est le coeur de la chose. Mais c'est déjà arrivé, l'an dernier, sans raison, ça va revenir. Avoir confiance : le nerf de la chose. Entre deux tentatives d'appel (un euro trente cinq après le bip) je travaille aux textes de *la Treille*, le prochain livre de haïkus à trois voix de femmes que j'aime beaucoup. Les textes *Et les femmes*. Mon petit doigt me dit qu'il faudrait *plutôt* que j'appelle des libraires pour vendre le nounours (maintenant qu'on a sa peau bleue on peut le vendre...) plutôt que de travailler au prochain. Mais je l'avoue ici, tout haut, à mode de coming-out ou sortie d'armoire si vous préférez : je préfère de beaucoup rêver et faire un nouveau livre plutôt que de vendre. C'est toujours aussi terrible d'appeler les libraires bien que j'aie fait des progrès sur ce point. Mais quoique enthousiaste, je ne suis pas très performante ; c'est pourquoi j'ai besoin d'aide, vous m'entendez ! Seule j'arrive, allez, à vendre trente livres par semaine or c'est cinquante qu'il faudrait pour que ça marche.

Un mail des *Poètes en Val d'Hiver* (de Jean Foucault) m'annonce les rencontres poétiques à venir en Picardie où nous SOMME (voilà ce qu'écrivait Blaise Cendrars, en langage codé à Guillaume Apollinaire pendant la guerre de 14. L'ai appris en lisant les terribles lettres d'amour vache d'Apollinaire à Lou...) : lecture sur les vaches de Dominique Cagnard le 9 décembre, ma balade haïku le 22 Janvier, peut-être le jour le plus froid de l'année ici ! Un chemin de croix haïku ? Et je serai le 10 décembre à Flixecourt, pour une balade avec des sixième. Âge adorable. Si j'en fais une par mois, je suis sauvée. Je parle de l'argent.

Justement, je m'occupe de l'argent. Je finis le dossier financier pour Sasakawa et pour la Région Picardie. J'envoie le fichier excel avec le bilan et la Région (le mot Région me rappelle toujours mon compatriote madrilène et écrivain, *lui*, Juan Benet) me répond que ce n'est pas parfait parce qu'il n'y a pas d'écart entre le prévisionnel et le réalisé. Diantre, moi qui trouvais le tableau plus joli comme ça, sans écart. Pendant ce temps, Sasakawa me demande un scan de la facture de l'imprimeur. Et pendant ce temps, le facteur m'apporte une lettre de ma fille avec une jolie feuille

jaune de ginkgo du parc de la Tête d'Or et un dessin. Justement, ce sont des scans de feuilles mortes qui illustreront *la Treille*.

Ce soir, à 18h, j'ai mon atelier d'écriture à la *facu* (prononcer à l'espagnole) à moitié préparé comme d'habitude. Qu'ils lisent leurs phrases à voix haute, qu'ils se mettent par deux, qu'ils les jouent, qu'ils se déplacent !... Je trouve une très belle nouvelle - *Mort d'un ouvrier* - de A. Kristof, je la tape. J'aime taper les histoires des autres. Mais ce sera pour un autre cours. Maintenant, on est dans les déplacements dans l'espace. Justement, ma mère (marcheuse solitaire et auteure fétiche l'irolienne, tu m'entends Paquitaaaaa) m'écrit du Népal qu'elle est bien arrivée.

On sonne. Les hommes de Darty avec le nouveau lave-linge ! Je les admire, ils ne craignent rien (ce qu'ils vont trouver sous la vieille Vedette de dix-sept ans...) J'admire leur professionnalisme, leur concentration. Alors j'écoute attentivement leurs explications, appuyer sur le bouton là comme ça, alors que je sais déjà tout ça.

Marie-Florence Ehret a cherché notre catalogue sur la Toile mais sans succès... Elle veut mon avis sur ce qu'elle a écrit sur son blog autour du haïku. Je lui parle de tension interne, de choc minuscule. J'aime beaucoup Marie-Flo, ce qu'elle écrit. Ses cheveux. Les femmes qui ont des cheveux drus sont un peu comme des animaux, reconnaissables. Et rassurants. Je rassure aussi Monique, qui est restée sur un *mailentendu*... Je comprends qu'une éditrice est aussi une maman car on me l'a dit. L'autre jour j'étais en crise, mais c'est passé, c'est fini, c'est promis. Celui-ci est mon métier !

Enfin, je prépare mon repas. Important quand je suis seule, de ne pas manger vite, ma tendance naturelle. Un riz avec des légumes et quelques merguez en morceaux. J'y mets toutes les épices que j'ai : paella, Népal, cari... Seul secret : que les ingrédients cuisent tous ensemble. Que le riz ne cuise pas tout seul, dans l'Auto-cuiseur.

yeux fermés..... humer
l'épice..... me rappeler
son nom

© isabel, 11 novembre 2010

Distances

Un nouveau carnet, acheté au Bureau Vallée de Beauvais, une plume Bic que j'aime et la chambre 5 du Normandie de V.

L'érable en face se déplume. Des merlettes font beaucoup de bruit dans la vigne vierge autour de ma fenêtre.

Mes ateliers d'écriture ont démarré. Cette année, le thème est l'espace et le mouvement. Le mouvement dans l'espace. C'est parti du conte de Pepin, *La petite fille et l'étoile* ; il fonctionne bien, je pense, grâce aux espaces, aux distances parcourues dans un sens et dans l'autre par les personnages, la narration, mais aussi le lecteur. La petite fourmi de l'écriture et celle de la lecture en parcourant ces espaces créent le sens : il y a la falaise où habite la petite fille (devrait-elle avoir un prénom ?) ses va-et-vient pour descendre à la plage. Cette nuit, dans mon rêve, j'étais assise à l'extrême bord d'une falaise, un enfant dans mon giron. Je voyais que je n'allais pas tarder à me précipiter en bas, où il y avait une troupe de policiers qui ne me voyait pas. Il fallait, pour que je me lève et échappe au danger, que l'on me débarrasse d'abord de l'enfant. Mais la foule autour de moi ne réagissait pas.

Dans le conte de Pepin, il y a la falaise, la marée, et encore, à la verticale, le ciel d'où est tombée l'étoile. L'élan qui consiste à aller vers quelqu'un - dans la vie, mais aussi en littérature - me rappelle le passage du roman *Corazón tan blanco* (Javier Marías) où le narrateur, au balcon de l'hôtel d'une ville cubaine un matin de voyage de nocces, est interpellé par une femme surgie de la foule. Elle semble le reconnaître, s'approche avec de grands gestes (*aspavientos*) en abolissant peu à peu la distance - verticale et horizontale - qui la sépare du narrateur sur son balcon. De la part de la Cubaine inconnue il y a reconnaissance. *Toi, là, si je t'attrape ! Viens immédiatement !* Ce que l'on dit d'habitude, du haut d'un balcon, à un enfant qui joue en bas...

Je suis à Compiègne, captant un rayon de soleil à une terrasse. Je devais passer l'après-midi à la bibliothèque Saint-Corneille mais elle est fermée. Le bonhomme du café vient de lancer un seau d'eau dans le caniveau, il fait beau, le soleil chauffe ma nuque.

Tout à l'heure, j'ai accompagné Eric jusqu'au milieu du pont de V. comme le veut la tradition. En 2011 devrait paraître notre livre à deux, *Nuits aux bords de l'O.* (par l'AFH), et aussi, mes poèmes *Un corps en automne* chez Corps puce.

Je suis heureuse, j'ai découvert un haïjin prometteur : Michel Betting. Je vais lui demander son livre (édité par Tarmeye) pour recension dans Gong. Michel a une innocence, un œil nouveau précis/précieux qui se confirment, chose rare... Très souvent, les haïjins gonflent leur jabot (expression *pei*), s'observent écrire et avec la peur du jugement d'autrui et du leur, ils perdent leur originalité et leur désir d'écrire. On a le droit d'écrire de mauvais haïkus, qu'on se le dise ! Comme sur la plage (*la laisse de mer*) il y a de tout : des débris, plus rarement un coquillage complet et parfois même... une étoile.

J'ai eu beaucoup de plaisir à rassembler, marier puis taper les textes de J. et de M., hier. (Le bruit des camions de betterave, côté rue, ne me parvenait pas.

Toussaint, Picardie
au volant du gros tracteur
deux sourires

Le résultat est bon. Le vent se faufile d'une voix à l'autre, la bise québécoise devient chanson de filaos à l'île de La Réunion. Chez l'une, l'ombre sur le mur ne dit pas si la papaye est mûre, chez l'autre, le bouleau dégarni se reflète sur la neige. Chez les deux : le souci de vivre en harmonie avec la nature. La relation à l'autre est subtile... Les distances s'étirent puis s'abolissent lorsqu'elles abordent la mort des proches. L'une aborde plutôt ses lectures quand l'autre se penche sur sa propre écriture. Je suis fière de publier ces deux auteures que j'admire.

Un après-midi parfait pour moi est celui où je me coupe en deux, m'occupe des deux : écriture propre et écriture des autres.

© isabel, automne

HAÏKUMA

Plonger dans la semaine qui vient de s'écouler. Celle de l'arrivée de notre premier album jeunesse qui fut aussi celle des dernières framboises ! Au point que leur odeur me rappellera à jamais le regard du nounours, le toucher très spécial de sa couverture, les mails tout doux de Chiaki... et plus d'un an de travail intense avec Isabelle. Sur la couverture, on peut voir les petits fruits rouges, le nounours bleu les zieute. Haïku mon nounours, *Haïkuma* en japonais, livre bilingue français-japonais avec des textes de Gilles Brulet illustrés par Chiaki Miyamoto. Mais avant, il me faut raconter comment j'ai fait la connaissance de cette dernière (pour Gilles, ce fut très simple : il nous a envoyé ses textes par la Poste !).

Une fois n'est pas coutume, nous présentions nos livres dans un Espace Culturel Leclerc, dans le Val d'Oise. Je me souviens que nous n'avons pas vendu grand chose ce jour-là malgré les efforts de la libraire qui avait préparé des affichettes, une jolie table avec nappe, etc. C'était il y a deux ans. Je venais de recevoir les textes de Gilles (*pour me protéger / mon nounours / dort les yeux ouverts*), je les avais lus à plusieurs personnes qui étaient tombées en émoi tout comme moi et ils me trottaient dans la tête depuis... avec l'idée d'en faire un livre. Ne connaissant pas grand chose à la réalisation de livres pour enfants, je me promenais dans le rayon jeunesse de l'espace culturel en question. Je regardais les formats, les couvertures, un peu perdue entre les souples et les cartonnées. Leurs coins ne seraient-ils pas trop pointus pour les petits ? J'essayais de me rappeler mes expériences personnelles... Lorsque soudain, entre deux rayons, je vis une petite fille. Des cheveux châtain, le nez plongé dans un livre. Je l'ai abordée pour qu'elle me raconte ses livres préférés... Elle me répondit : vous devriez demander à ma maman, c'est son travail. Voilà comment j'ai rencontré Pascale, conseillère en production free-lance (Accent Direct) qui m'a fait connaître Chiaki... Ce genre de rencontres n'a lieu que dans les lieux physiques, loin des écrans.

Puis il y eut une maquette techniquement plus difficile que les autres à cause des dessins à bords perdus. Il fallait que tout soit d'une grande exactitude, au demi millimètre près, les bords cartonnés en plus. Et aussi,

la couleur du nounours resta une énigme jusqu'au bout. Nous avons reçu les illustrations de Chiaki (on lui avait demandé d'illustrer ses 20 textes préférés) en fichiers jpeg mais nous n'avions jamais eu entre les mains les originaux... Innocents que nous étions, nous ne pensions pas qu'il pourrait y avoir d'équivoque. Jusqu'à ce que l'on découvre que, selon les imprimantes et autres périphériques, les couleurs du nounours variaient du bleu butane au vert pomme. On essayait de s'en sortir par codes pantone interposés, sans succès. Il aurait fallu connaître la couleur réelle de notre nounours mais quand nous l'avons enfin eue entre les mains (un petit morceau de papier peint à la main en un joli bleu turquoise !) c'était trop tard pour tout changer. Aussi, le fait que le livre était traduit dans une langue inconnue de nous, nous a donné pas mal de *quebraderos de cabeza*. Nous avons beaucoup appris sur les kanjis, les hiraganas, les katakanas... Le nounours présente ces deux derniers types de caractères. Nous avons compris que certains mots n'existent que dans l'un ou l'autre. Le mot fusée par exemple. Merci à Masashi, traducteur. Cette expérience m'a donné envie d'apprendre le japonais !

Enfin, le projet a intéressé la Fondation Franco-japonaise Sasakawa qui a soutenu financièrement la réalisation du livre, avec la Région Picardie. Merci à Florine d'avoir monté le dossier, merci à Benoît de nous avoir dépannés sur Indesign au téléphone, à Leena pour sa présence. Merci à Rahmatou qui nous aide en ce moment à promouvoir le livre (ici sa photo avec les dernières framboises)... Merci bien sûr à Isabelle ! Et surtout, merci à Gilles, grand poète.



les mésanges
le matin
je crois que mon nounours les entend

(gb)

© isabel, le 4 octobre dix

Retraite à Verbe. sur O.

J'aime Verbe. sur O., il fait toujours beau, c'est toujours l'été, même au printemps, même l'hiver. Les oiseaux ont toujours quelque chose dans le bec en haut des murets.

Il y a des rues et des maisons, ni grandes ni petites, des pans d'ombre et de soleil, c'est pourquoi je lui trouve une ressemblance avec les villages espagnols. Le ciel est plus bleu que les volets. Sur le bord du trottoir, à l'ombre, il y a un tas de bois qui déborde sur la rue. Des bûchettes de taille parfaite. Les entailles du bois, là où il a été coupé, est très claire. Deux messieurs un peu vieux sont en train de les ramasser en chemise bleue.

À Verbe. sur O. il y a tous les magasins que j'aime : un magasin de laines, un magasin de plantes. Une Poste aussi. Je ne suis pas encore rentrée dans le magasin de laines mais je sais que je trouverai toutes les couleurs que j'aimerais trouver... Et si ce n'est pas exactement la couleur que je cherche ce sera une autre, que j'aimerai aussi.

Le magasin de plantes est très bien aussi. C'est le seul où je trouve tout ce que je peux imaginer : les plantes que je connais et celles que je ne connais pas et même celles que je connais mais dont j'ignore le nom. Par exemple, à l'instant, *Céropégia*. Ni sur la Toile ni ailleurs nous ne l'avions trouvé avec Irène. Aucun mot clé, même anglais. Il a suffi que je la montre du doigt dans la vitrine à la fleuriste qui était précisément sur le trottoir et elle m'a dit : *chaîne de cœurs*. Chez cette fleuriste, il y a aussi tout ce que je rêve d'offrir : des plantes vues en photo ou en vrai, comme des pieds de vigne ou des bébés ginkgo. Il suffit que je désire une plante pour que je la trouve là, avec ses fleurs, avec ses graines. Avec son nom.

À Verbe. sur O., il y a aussi un pressing qui fait le coin, ses volets sont plus bleus que le ciel. Il y a une épicerie avec tout, absolument tout ce que je pourrais rêver : le camembert Bons Mayennais, de petits sachets de noisettes exactement de la bonne taille.

À Verbe. sur O., il y a une boulangerie qui fait les meilleures meringues aux amandes du monde. Parfois elle a un retard d'un jour, mais d'habitude c'est le mercredi qu'elles sont prêtes pour moi.

À Verbe. sur O., il y a des hirondelles et des voitures jaunes de la Poste. Souvent un 4 avril elles déboulent, rue Saint-Pierre.

Il y a aussi un château, des pelouses et de très grands marronniers. À toutes les saisons, ils ont des boutons sur le point d'exploser. Et d'autres, un peu plus ouverts, en forme de chandeliers. Je n'ai jamais vu des bouquets de violettes plus fournis que ceux qui poussent dans le sous-bois du parc de ce château. Je n'ai jamais vu non plus des murs couverts d'autant de mûres que ceux de l'enceinte du château.

Il y a aussi des camions très gros qui s'arrêtent tous au même stop.

Le plus incroyable, à Verbe. sur O. c'est qu'il pousse des pommes sauvages sur un pommier et que juste après, il y a un noyer avec des noix, et juste après, un coin d'herbe au bord de l'O. où s'allonger après manger. Parfois on se réveille avec une petite couche de neige. Mais la plupart du temps, c'est l'été, on s'endort en écoutant la ragondine jouer avec le sachet de chips.

Le pont de Verbe. sur O. en forme d'arc, en métal bleu (plus bleu que le ciel), est le plus intéressant que j'aie jamais traversé. Quand on est pile au milieu, il y a des péniches qui passent juste au-dessous. Souvent elles portent un nom. Tout à l'heure, pendant que j'attendais E. en regardant l'ombre du mur manger mon chapeau, un garçon en short rouge a grimpé dessus. Nous l'avons hélé au cas où hélàs, il aurait eu l'idée de sauter, une mauvaise idée parce qu'il n'y a pas beaucoup d'eau. Comme il avait des écouteurs, il ne nous entendait pas. Je pense que c'est pour ça aussi qu'il n'a pas sauté. Quand il est redescendu, en dérapant un peu, il avait un beau torse nu et un sourire d'être aimé.

À Verbe. sur O., il y a aussi un pont du TGV avec des trains qui passent à toute vitesse dans le ciel bleu au-dessus des plantes de l'été, comme le cabaret des oiseaux. Quand nous marchons la nuit, les grenouilles sont très bruyantes.

À Verbe. sur O., il y a aussi une usine qui s'entend la nuit, avec des équipes de nuit - plus débrouillardes car elles travaillent sans chef. Une usine qui fabrique des lames de rasoir. Le bruit est de plus en plus faible parce qu'E. a fait changer les compresseurs. La porte de l'atelier est ouverte pour laisser rentrer le frais de la nuit. C'est la consigne. Il y a aussi, chaque semaine, un litre de White Spirit qui n'ira plus dans l'O.

© isabel Asúnsolo, été 10

Dans mes mails

Dans le dernier paragraphe de ma dernière parole, j'avais parlé de tsunami à Nice et comme les jours d'après il y eut d'énormes vagues... j'ai décidé de ne plus écrire. Je m'en tiens à la réalité objective : ce que disent mes derniers mails ce lundi 5 juillet.

Voici donc en vrac : un bel été de la part d'Alain H. notre correcteur autoentrepreneur (*La petite bête*) à qui je n'ose pas demander si les choses vont bien.

Des remerciements de Tiffany qui est venue passer un deuxième entretien chez nous mais qui ne sera pas embauchée. Je rêvais d'embaucher deux personnes mais je n'en suis pas cap.

Un mail de *Bonnes Nouvelles* de Grenoble — une des rares librairies chez qui nous faisons des dépôts — nous annonçant zéro ventes pour le semestre...

Thomas Vinau nous faisant part de ses actus, voyons quoi, son second "livre allumettes". Sur la couverture, on voit un coléoptère qui me rappelle les perce-oreilles d'Eric Gilberh. Justement, je pensais à lui ce week-end car je suis en train de lire Fante (*Demande à la poussière*) que ma fille m'a chaleureusement recommandé. N'est-ce pas que c'est bien écrit ?

Retour à la boîte de réception qui n'est pas toujours de déception.

François Bouchardeau rappelle aux participants de Rentrée Nouvelles (Forcalquier, 20-23 août) qu'il lui faut les fiches d'inscription auteur-éditeur. Moi j'ai déjà tout envoyé, car je sais combien il est difficile d'organiser un salon sans traces écrites des inscriptions !...

Zélia Rodriques - alias Liaze - veut bien illustrer notre prochain livre pour septembre 2011. Elle demande combien d'illustrations et quel sera le format pour nous envoyer son devis. Evidemment je pense à notre nounours, le livre à paraître en septembre de cette année, notre premier livre jeunesse. Il était temps car je commence à vieillir ! Et l'iroli a fêté ses cinq ans... On nous apporte demain la *maquette en blanc*. Chose jamais vue de ma vie. Pour toucher le papier, passer les pages... Et si c'était le plus beau livre, le livre parfait ?

Dans mes mails du jour aussi, Claire-Lise me dit aimer *La lune dans les cheveux* mais sans avoir compris. Pour elle, les femmes devaient parler de *leur corps*, à la première personne. *Je ne trouve pas ce qui faisait à mon sens l'audace et l'originalité du projet*. Qu'est-ce que j'ai rêvé cette nuit, ah ça y est. J'arrivais en retard à mon atelier d'écriture plus bondé que jamais, j'avais des rollers aux pieds et au moins un mort dans la conscience. Je vais creuser. Et je vais répondre à Claire-Lise, lui dire qu'on peut parler de son corps à soi en disant *elle*, non ?...

En parlant d'atelier d'écriture, la fac m'envoie des papiers à remplir pour la rentrée. Je vais refaire ma feuille de présentation... Cette année non plus il n'y aura pas de niveaux car les élèves changent (au fait, on m'a reproché d'appeler "élèves" les gens de mon atelier, comment dois-je les appeler ?) et moi je change, et de toute façon je ne sais pas faire deux ans de suite la même chose... Moi qui aimerais tant être élève (et "élevée") je n'ai pas trop goûté mon atelier d'écriture à Paris cette année. Quand je disais je dans un texte on pensait que c'était moi : c'est à dire une femme qui est moi ; il fallait expliquer que la plupart du temps ce n'était pas ça.

En parlant de femmes, Lydia Padellec nous annonce qu'elle sera avec nous à la librairie Gribouille vendredi 16 juillet à Muzillac. Merci Lydia !

Quoi d'autre ? Eric Hellal me transmet des textes flamants flamboyants (envoyés par Rob) pour notre projet de haïkus belges. Rahma qui arrive demain va travailler sur le projet. Ce serait bien si Rob venait nous voir cette semaine, surtout si c'est Pays-Bas-Espagne qui joue en finale : voir le match ensemble au Bureau !...

Je regarde l'écran. Il y a une commande d'Alizé (fnac.com) : le der des der exemplaire de *Sur la pointe des pieds* de Damien et Paul s'en va. Le tirage arrive en principe demain. En principe aussi la revue Phosphore parlera du livre en août !

Enfin, sans objet, Emilie m'envoie (je rouvre le mail) plein de bisous de la part d'Aliette sa maman, *nénene* réunionnaise... C'est ça le meilleur des mails.

© isabel Asúnsolo, juillet 10

Je suis une membrane

Chère Sylvie M.,

Je réponds à ton mail, ta question suite à ma dernière parole d'éditrice. Je te comprends. Je suis d'accord. Oui, d'habitude un manuscrit on l'envoie, tu vois, aux grands éditeurs d'abord, ceux qui ont l'extraordinaire puissance de mettre un exemplaire (hé oui, la plupart des temps, un seul !) de *chacun* de leurs titres dans *chacune* des librairies. En cas de refus, envoyer à des plus petits. En cas de refus, à des *petits petits*...

J'ai fait ça moi aussi du temps où j'étais auteure à la recherche de. J'envoyais aux gros. Mais depuis que je suis devenue petite editrice, je suis à la recherche du temps perdu. Pour écrire.

Sylvie M... Tu voudrais des chemins tracés. Une logique, quoi. Mais la poésie. La poésie c'est autre chose. Se nourrit du bonheur d'écrire. Ne dépend pas de la météo ni de la neige (ni même d'un volcan islandais), se nourrit de l'envie. L'en-vie. L'envers du. Appelle-le comme tu voudras. *Mainstream ?*

La poésie ne dépend pas des couloirs aériens ni des circuits économiques. Parce que d'abord : ça ne se vend pas (ou très peu)... La poésie dépend de l'envie. Du désir. Appelle-le désir si ça te chante, Sylvie Aime. Et le désir, ça ne se commande pas. Commandez-moi un livre... C'est vrai que vous me feriez très plaisir, je radote un peu mais :) Le désir c'est la *chispa*, l'étincelle, le *duende*, le *thrill*, le frisson : Rien à voir avec l'offre et la demande !

Parfois je médite (à défaut de me publier !) sur l'offre et la demande.

Je passe mon temps à la frontière entre deux flux. Au cœur d'une drôle d'osmose, je suis la membrane très peu perméable entre deux mondes. D'un côté, la pression des auteurs avec leurs manuscrits, leur désir piaffant de visibilité... Mon rôle est de freiner cette marée-là pour ne laisser passer que de très rares cas. De l'autre côté de la membrane, il y a le monde des libraires que je voudrais pénétrer, les rares libraires pas hautains qui offrent une visibilité aux petits éditeurs dans leurs rayons... Et c'est tout aussi difficile ! D'un côté donc je retiens, de l'autre je fonce. Cette membrane, cette fine ligne qui sépare les deux mondes

(offre et demande donc)... *est ce-désir-qui-ne-se-commande-pas* : le désir vibrant de faire un livre parce que le courant passe avec l'auteur !

Il n'y a pas longtemps que j'ai envoyé mon manuscrit chez un éditeur. Rêvons. Je ne me suis pas cassé la tête. C'était c'ui-là, pas un autre. S'il dit non, je n'irai pas voir ailleurs car moi trop paresseuse (et je cours à la recherche du temps perdu)... Et puis je veux lui faire plaisir, à ce petit d'éditeur ! Rêver que je lui fais plaisir.

C'est beau les volcans hips-landais ! Grâce au nuage de cendres, j'ai pu faire la connaissance des libraires de Nice. Et je me suis baignée. Dans la mer bleue. Et il y avait de bons rayons, du soleil aussi dehors, j'ai acheté des livres, c'était boooon... Je ne sais pas quand ni comment je rentrerai à Plouy Saint-Lucien. La vie c'est ça. À la fin : *nous ne serons que vers, nous ne serons que cendres.*

Et la poésie ? c'est juste un tsunami-minuscule, une vague déferlante différente des autres qui s'écrase sur les galets. On la voit et elle ne parle qu'à vous.

À la prochaine !

© isabel Asúnsolo, avril 10

Édition, topinambours, désir.

Tout à l'heure, vision extraordinaire de la mésange bleue ramassant soigneusement les cheveux de Pablo. Cette rencontre-là justifierait une existence. De sa patte, elle empêchait les fins cheveux châtain de s'envoler, du bec, elle les assemblait brin à brin en un bouquet parfait et dru. Je l'ai vue faire deux fois, à une dizaine de minutes d'intervalle. Entre temps, je l'imaginai s'affairant à son nid minuscule pour le confort des futurs oisillons. Fierté de mère qu'une autre reconnaît par enfant interposé : ne sont-ils pas doux ses cheveux ?... Quand je les avais coupés, il y a deux semaines, je les avais laissés exprès sur l'herbe. En priant qui sait si. On peut donc bel et bien attirer la chance, la preuve !

mon fils cet enfant
dont les cheveux tapissent le nid
d'une mésange bleue

(tensaku à proposer pour Gong 28)

Le recueil de haïkus *Nos bêtes* de J.A. et V.D., j'aimerais le publier pour au moins trois raisons : parce que c'est lui, parce que c'est elle, parce que les vaches sont un peu ma vie (mon ex-vie) agricole... Et voilà que le manuscrit a été envoyé aussi à d'autres éditeurs ! Par mail de mon côté (hier tard, fatiguée) cela donne : "Nous n'aimons pas dire oui quand d'autres ont dit non".

Si la *Volière vide* marche si bien c'est qu'il n'y a jamais eu de confusion : nous étions les éditeurs pour ce livre-là. L'auteur n'a pas été voir ailleurs ni en a eu l'idée. Rencontre parfaite et tranquille. Merci beaucoup Thierry pour ce beau cadeau. Mais peut-être que cela n'arrive qu'une seule fois dans la vie d'un éditeur ? Je pense tant pis, ce livre on ne le fera pas, tant pis car c'est mal parti ? Le parallèle entre édition et relation amoureuse est clair : importance des débuts, ton donné, distribution des rôles, détails foisonnants ou abusivement significatifs, le hasard qui tombe toujours pile. L'oiseau attiré vient... tout seul ou pas du tout ! Et puis, pour une fois que je dis oui (alors que je passe le temps à dire non) je voudrais que la réciprocité soit sans restrictions, non mais. Essaie-t-on un amour. Est-ce que l'on essaie un éditeur ? Je sais bien qu'il y a les grands et les petits, les efficaces... Mais n'avons-nous pas fait nos preuves ? Nos preuves d'enthousiasme je veux dire, nos preuves de désir. Les seules preuves qui comptent en poésie...?

Hier je mangeais à Compiègne avec Pascale, romancière charmante qui me parle de son éditeur qui l'a fait (et *la fait*) souffrir depuis le début justement. Elle voudrait rompre le contrat qui les lie. Si timide elle est, qu'elle m'intimide. Et je me demande si elle aime vraiment rencontrer ses lecteurs, leur dédicacer ses livres et leur parler, ah ! leur parler !... A ces moments-là, nous, éditeurs célestinesques, voudrions que les choses s'engagent vite, que les parties s'entendent. Et ce n'est pas seulement une affaire de chiffres : nous voulons que les auteurs *prennent* du plaisir.

Tellement - trop ! - de choses cette semaine et la précédente : le premier bourdon lundi 15 mars, le premier moustique le 16 (tué par Jean dans la douche), le 17, moucheron dans le bois de Plouy (et dans les yeux), jonquilles ouvertes et sortie de la tortue hors de l'eau le 19 (saint Joseph), et le 23, premier plouf dans la mare de l'hirondelle que je suis la seule à avoir aperçue et... qui n'est plus revenue. Sans doute trop froid ?

Ce matin, revenue de Beauvais à pied, des topinambours volés rue des Philosophes dans mon sac (enveloppés dans les pages du Monde des Livres). Ils avaient été mis à sécher au bord de leur sillon pour être mangés, je suppose.

Ils ont de beaux bourgeons roses. Je viens de retourner notre potager...

bientôt Pâques
ce désir d'enterrer
tous les bulbes

© isabel Asúnsolo, avril 2010

Intime, internet, etc

Serge T. demande pour tempslibres.org — ou plutôt, il demande à mon pseudonyme — le pays où je vis. Il veut publier le texte paru sur la nouvelle liste, érotique, de Daniel Py :

matin de neige
j'entrouvre mon corsage
devant le miroir

Serge fait donc partie des membres fantômes de la liste depuis le début !... Je viens d'être démasquée cette semaine par X. lui-même. (Alias E). Il s'est trompé dans sa réponse à tous. Aléas et risques de l'écriture sur le net. Dommage, car le pseudo me donnait surtout une liberté de me surprendre *moi*, que je perds là. Je savais bien que ça arriverait un jour (qui garantit d'ailleurs que la liste restera privée ? Qui sont ses membres ?) et mes textes étaient restés prudents.

Le thème du pseudo, de l'anonymat sur internet, nous l'abordons justement à Bruxelles avec Eric et Rob tout à l'heure. La question : peut-on *tout* écrire ? peut-on tout se permettre ? sur le net ou ailleurs ? La réponse est oui, *sans* doute, dans le journal "intime" ou dans les textes rares qui n'ont qu'un seul lecteur. Mais avec doute ? Mmmm. J'entends le flamand dans le haut-parleur du Thalys, délicieuse non-compréhension d'une langue...

Ce qui vient de se passer avec le blog de D.L, justement.

J'avais envoyé un commentaire pour une photo sur son blog (où on voit le portrait de V. Woolf et un balai de ch...) dont je ne me souvenais pas exactement. Je me souvenais juste que je protestais à cause des commentaires dont il encadre ses photos : ils ressemblent à des barreaux d'horizon, leur présence oriente le regard, modifie l'expérience, comme on dit.

D.L. se dit "chagriné" par mon commentaire. Je lui demande de me montrer ce que j'ai écrit car je ne m'en souviens pas, je suis amnésique (et internet ne permet pas trop le droit à l'oubli). Nous sommes dans l'atelier du sous-sol de sa maison près de Compiègne. Deux face à l'écran, du même côté, expérience rare. Je constate que D.L. a un corps, bien délimité. Le mien aussi, en plus exubérant. On se frôle. Je regarde par dessus son épaule et je découvre des lignes dont je n'ai aucun souvenir. L'heure où elles ont été enregistrés (20 h 36) devrait me

dire quelque chose (avais-je faim ? ou bien quoi ?) Rien. Ces mots, violents, sont les miens ! Il me semble regarder *mes* traces dans la neige déformées par une nuit d'intempéries. Je suis désolée du "chagrin" occasionné (quoique...) mais je dois réfléchir avant de renier. Renier quoi ? Ce que j'ai écrit ? Renier rien. Vertiges, vestiges de l'aventure d'écrire...

journal intime
le meilleur le pire
écrire = être ?

© isabel Asúnsolo, mars 2010

La sève et le printemps

C'est agréable d'être rappelée à l'ordre : tes paroles d'éditrices nous manquent, nous les aimions bien ! Merci et me voici, cet hiver passé, tant de choses. Tant de paroles non publiées. Voyons, dans l'une je m'insurgeais contre l'Auteur-aux-Quatre-cents-mille-exemplaires qui dit qu'il faut faire *chanter le verbe*... Je connais un autre auteur qui fait chanter le verbe, les pieds dans le fumier, té ! Un jour j'écrirai dessus, ce ne sera pas gore (vous saviez que gore veut dire *sanglant* ?), ce sera cochon façon goret... Il faudra quand même un peu de fiction, je pense. Ah, la Littérature.

Dans une autre, de parole, je parlais des romans que nous recevons, de celui, faux-terroir, que nous allions peut-être publier... et que nous ne publierons pas même si l'auteur est adorable et que je m'enthousiasme avec les auteurs adorables (et que j'adore m'enthousiasmer). Dans une autre, j'exposais mes réflexions sur le haïku, avec une constante : peut-on faire de la littérature uniquement à partir de littérature ? S'ensuivait un hommage à l'observation directe, il faut partir des sensations, des images vraies (le bouquet de rhubarbe sur les genoux roux dans le métro, vous voyez) ou alors le texte perd sa sève. J'évitais le mot fraîcheur qui commence à bien faire... De tout cela, j'étais tellement sûre, Ah !

Puis je m'appesantissais sur le corps de la femme, thème de notre prochain recueil de haïkus, refaçonné suite à un appel pour un livre à deux voix qui n'aura pas lieu : ne peut-on pas parler d'autre chose que de grossesses et douceur féminines ? La femme aussi a des poils aux jambes, et même un corps à *l'intérieur*, et une voix, les siens à elle je veux dire.

Je m'enlisais aussi dans la grippe, porcine évidemment. Et, tellement *más rico* : je me goinfrais des mangues du jardin de Kamille, là où les daturas dansent au son de l'accordéon diatonique au réveil, avec les cardinaux rouges on se draguait mutuellement... Et puis, le 12 janvier 2010, c'était la cata, le tremblement à Haïti mais aussi la mort de mon grand-père (de mon *dernier* grand-père) et je ne savais pas ce qui était pire, pour moi. Plus de grand-père, de grand-mère, de maison de

famille et de vacances (*¡ Qué lástima que yo no tenga una casa solariega y blasonada !*)

poème de Leon Felipe, ici

<http://www.elalmanaque.com/poesias/estrada/poemas5.htm>).

Et j'écrivais sur mon enfance madrilène, au lit, un mélange de fiction et de l'autre truc, la non-fiction, et j'apprenais que la *Creative non-fiction* c'est tout ce qu'il y a de branché, j'en avais des échos par gougueule. Et puis février arriva, d'autres fièvres après les fèves... et d'autres appels aux libraires. Un peu affaiblis par l'hiver, la mare gelée trois mois non-stop jusqu'à la sainte-isabelle, nous décidions, Isabelle et moi, de privilégier les libraires suisses, tellement sympathiques au téléphone... Sans compter qu'il est moins cher d'envoyer des livres en Suisse, tarif livres-et-brochures, qu'en France.

Et nous accueillions des stagiaires, toutes belles et impressionnantes ! Des Aime-bi-é commerce international, des Bacpro secrétariat... Et Leena, qui vient juste d'arriver. Avec, vous ne devinez jamais, des études de Lettres ! Exactement ce qui nous manquait.

© isabel Asúnsolo, février 2010